



SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE (SUISSE)

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN GESELLSCHAFT (SAG)

SEPTEMBRE 1954

No. 8

M E M O I R E S O R I G I N A U X

Une broderie sur filet de Nazca, Pérou.

par Raoul d'HARCOURT (Paris).

La multiplicité des techniques dans la fabrication des tissus, des tresses, des réseaux et des broderies chez les anciens Péruviens provoque toujours l'étonnement et l'admiration même chez ceux qui se sont spécialement penchés sur cet aspect de leur génie inventif. On croit avoir tout examiné, catalogué, et voici qu'une nouvelle pièce exhumée d'un tombeau vous apporte la preuve d'un procédé encore inconnu.

Tel est le cas pour une ceinture en laine multicolore rapportée, il y a quelques mois, du Pérou par l'archéologue Henry Reichlen qui a bien voulu la confier à l'auteur de ces lignes aux fins d'étude.

La pièce provient de Copara, lieu situé dans la région méridionale de Nazca. La tombe qui la contenait enfermait des objets où le style incasique commençait à s'infiltrer dans l'art local; époque relativement peu ancienne, mais qu'il est difficile de fixer car nous ignorons à quelle date remonte, dans la région côtière sud du Pérou, l'influence exercée par les tribus guerrières de la Sierra, avant même toute occupation effective. L'influence antérieure de Tiahuanaco sur cette partie du Pérou est là pour montrer combien ces actions ont pu se faire sentir longtemps.

La ceinture que nous étudions se présente sous la forme d'une bande régulière, longue de 146cm., identique sur les deux faces, qui, aux extrémités, se rétrécit progressivement pour finir en pointe; un gland décoratif, long de 9cm., est fixé à chaque pointe.

La pièce se compose de deux parties distinctes reliées entre elles par une couture à l'aiguille.

La première est une bande de filet de 14 mailles, exécutée avec un fil assez gros (1,4mm. environ) de laine de couleur uniforme, très foncée, quasi noire. La bande de filet a 10cm. de large. Les noeuds en sont formés par une sorte de boucle (fig.1) qui peut glisser à droite ou à gauche sur le fil de la maille qu'elle enserré, cause d'altération de la régularité des mailles. Ce noeud simple ne vaut pas le noeud dit de "filet chinois" constitué par deux demi-clefs, qui est très souvent utilisé dans les vieux réseaux péruviens et qui ne permet aucun glissement. Mais l'emploi du noeud simple est ici sans conséquence, puisque les mailles sont destinées à être remplies par la broderie.

La seconde partie est un tissu très étroit (2cm.) en reps de laine rouge, uni, trame cachée, qui, après quelques duites, se sépare en deux bandes égales (1 cm. de large). Elles servent de bordure au filet auquel elles sont fixées par une couture, comme nous l'avons déjà dit. Les deux bandes, issues d'un tissage commun, se retrouvent et se soudent à la pointe opposée de la ceinture.

Le filet va disparaître complètement à l'oeil, caché par une broderie qui ne laissera apparaître au centre de ses petits éléments ronds que le noeud foncé de chaque maille. La broderie proprement dite consiste à faire tourner quatre fois un fil de laine d'une grosseur égale à celui du réseau, autour de chaque noeud, en passant alternativement sur et sous les quatre fils qui s'écartent de chaque noeud (fig.2). Mais comme le nombre pair de ces fils entraînerait forcément le passage de l'aiguille quatre fois au-dessus ou au-dessous des mêmes fils, ce qui ne cacherait le filet qu'en partie, et ne donnerait pas à l'ouvrage un aspect régulier et fini, la brodeuse fait intervenir un cinquième fil qui sera le sien propre (son fil d'arrivée) lorsqu'elle a commencé à entourer le noeud d'un premier cercle. Il y aura ainsi alternance régulière des passages du fil de la broderie sur ou sous chaque fil du réseau, ce qui dissimulera complètement celui-ci, comme dans les tissus en reps, l'un de ses éléments (trame ou chaîne). Les dimensions des mailles et la grosseur du fil de broderie sont telles qu'après avoir tourné quatre fois autour de chaque noeud, les espaces vides du filet sont comblés et l'ouvrage se présente sous l'aspect de petits ronds juxtaposés, serrés les uns contre les autres (au point de se déformer un peu à la périphérie), avec le point central du noeud noir bien visible.

Pour faire ressortir certains éléments (petits ronds) de la broderie, il suffit de varier la couleur de leur fil. En groupant habilement ces éléments brodés en une même teinte, on fait apparaître un décor qui se détache de la couleur du fond. Dans notre ceinture, les motifs sont simples: ce sont des fleurons composés de quatre petits ronds voisins, des triangles, des crosses, des potences... (fig.3).

Le coloris est extrêmement riche. Dans plusieurs parties le fond a une couleur rouge cochenille sur lequel se détachent les motifs brodés en blanc-creme, jaune, brun, brun rouge, vert mousse, vert foncé, bleu de ciel, bleu foncé et rose. Les franges des glands sont rouges et jaunes, leur tête noire et rose. Ces couleurs, qui semblent disparates quand on les énumère, ont la propriété, dans les textiles péruviens, comme dans les tapis d'Orient, de se fondre, d'accepter un voisinage audacieux, en raison de la qualité de leur gamme et par l'art avec lequel l'ouvrière a su les rapprocher. Le résultat est là, il satisfait pleinement les yeux.

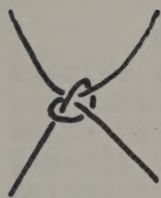


fig. 1

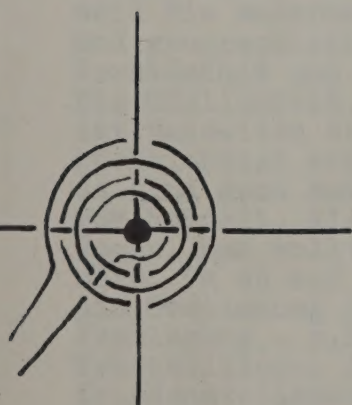


fig. 2

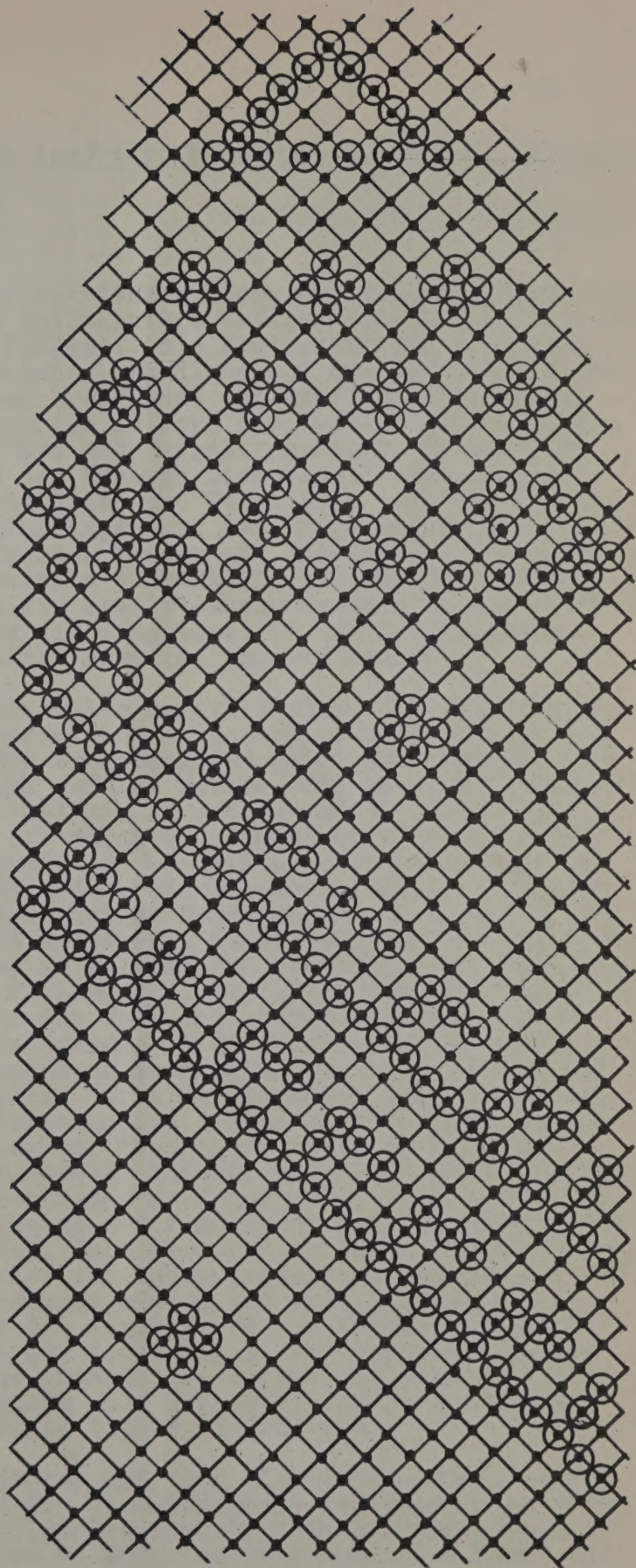


fig. 3

Forme et disposition des motifs brodés sur le filet. (en réalité, toutes les mailles sont brodées et le décor ressort par suite de la diversité des couleurs).

Die Marschroute des Pedro de Alvarado durch El Salvador
im Jahre 1524.

von Franz TERIER (Hamburg).

Der Verlauf der spanischen Konquista in Mittel- und Südamerika hat seit ihren Anfängen die zeitgenössischen Teilnehmer und Zuschauer, in der Folgezeit die Historiker und allgemein weite Kreise im europäischen Abendland auf das lebhafteste gefesselt. Augenzeugen der Ereignisse auf amerikanischem Boden zeichneten ihre Erinnerungen in Form von Berichten und Chroniken auf; leitende Militärs und Verwaltungsbeamte erstatteten ihren Vorgesetzten und den höheren Dienststellen in Spanien, selbst der Krone Informationen und Geistliche unterrichteten ihre Oberen von den Erfahrungen auf den Eroberungszügen, schilderten die Natur der fremden Länder und legten ihre Beobachtungen über die Eingeborenen schriftlich nieder. So entstand schon in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts eine reiche historische Literatur über die Konquista, in der gelegentlich länder- und völkerkundliche Hinweise gegeben wurden.

Die Ausgangsbasis aller Darstellungen aber bildeten die Feldzüge, die Erkundungsvorstöße, unter denen selbstverständlich diejenigen, die zur Eroberung der alten Kulturreiche Mesoamerikas und Südamerikas geführt hatten, den Vorrang einnahmen. Dieses Quellenmaterial hat bis in die Gegenwart seinen bleibenden Wert behalten und ist durch die Jahrhunderte immer wieder zur Erforschung der spanischen Konquista herangezogen worden. Die spanische Eroberung und Durchdringung der Neuen Welt beansprucht noch heute als wichtiges Forschungsthema innerhalb der Amerikanistik behandelt zu werden, dessen Beziehungen nicht nur zur Geschichte Amerikas im allgemeinen, sondern auch zur Länder- und Völkerkunde zu verfolgen sind. Besonders die zweite Aufgabe sollte noch mehr als es der Fall ist, berücksichtigt werden, weil die moderne archäologische, ethnographische, linguistische und geographische Erforschung Lateinamerikas neue Quellen zum Verständnis und zur Kritik der alten Berichte erschlossen hat. Die Möglichkeit, die Forschung in dieser Richtung zu erweitern, ist vonseiten der Historiker noch immer nicht ausreichend berücksichtigt worden. Besonders Naturwissenschaft und Völkerkunde sind dann zur Unterstützung heranzuziehen, wenn es sich darum handelt, die Marschwege der spanischen Expeditionen festzulegen. Man sollte meinen, dass dies ein Anliegen erster Ordnung wäre. Um so auf fallender ist das Gegenteil zu bemerken. Weder die Bestimmung der Marschrouten noch gar ihre kartographische Festlegung, - z.B. sogar des Vormarsches von Hernán Cortés nach Tenochtitlan-, ist von der Forschung in der Gegenwart in zufriedenstellender Weise unternommen worden. Anfänge in dieser Richtung sind erst zaghaft seit der Mitte des 19. Jahrhunderts zu bemerken. Welche Gründe liegen hierfür vor?

Sie sind mehrfacher Art. Der Historiker stößt in den Quellen fast immer auf die Nachlässigkeit der älteren Autoren, selbst der Augenzeugen, genaue Angaben über die Marschwege zu machen. Die mitgeteilten Gelände- und Ortsnamen, die Namen von Bergen und Flüssen sind spärlich in den Berichten verstreut. Oft sind sie aus indianischen Sprachen verbalhornt aufgezeichnet worden. Vielfach handelt es sich um Orte, die bald nach der Konquista verschwunden sind. Flussnamen haben gewechselt; Namen für Gebirgszüge und Einzelberge sind erst nach der Konquista

durch die fortschreitende Kolonisierung geprägt worden, oft sind sie erst in der Neuzeit entstanden. Eine andere Schwierigkeit für den Historiker beruht auf den alten Entfernungsangaben. Sie erfolgten immer nach "Leguas", deren Länge je nach dem durchzogenen Terrain wechselte. Manchmal werden in den Quellen "lange" und "kurze" oder "grosse" und "kleine" Leguas unterschieden. Hieraus ist zu folgern, dass es sich mehr um ein Zeit- als um ein Längenmass handelte, so dass die "Legua" der Expeditionen etwa der Zeitspanne einer "Marschstunde" entsprach. Die in ihr zurückgelegte Entfernung änderte sich je nach dem flachen oder bergigen Gelände, vor allem in vielen Gebieten nach der tiefen Zerschluchtung, so z.B. in den Barranco-Landschaften der Vulkangebiete Mittelamerikas. Sie hing davon ab, ob der Marsch durch Urwälder oder Savannen führte, ob sich die Truppe in einem klimatischen Milieu innerhalb der feuchtheissen Tiefländer oder in den gemässigt warmen, mittleren Höhenlagen oder gar in der frischen "Tierra fría" bewegte. Auch die körperliche Verfassung der Soldaten und ihres Trosses spielte bei den Marschleistungen eine wichtige Rolle und sollte, wo überhaupt Andeutungen dafür zu finden sind, in Rechnung gestellt werden. Ferner ist zu beachten, ob die Eroberungszüge, wie vorwiegend, in der Trockenzeit mit dem leichten, oder in der Regenzeit mit dem schweren Passieren der Flüsse und Bäche, die zu reissenden Fluten anschwellen konnten, stattfanden. Solche wichtigen Begleitumstände müssen fast immer indirekt aus den Quellen erschlossen werden.

Ein anderer Grund ist die unzureichende Vertrautheit der Historiker mit der Deutung indianischer Ortsnamen wegen ihrer Unkenntnis der betreffenden Eingeborenen Sprachen. Oft lässt sich nämlich daraus ein indirekter Schluss auf die geographische Lage einer Landschaft (bei Pflanzen- und Tiernamen) oder ein direkter auf die ethnische Zuweisung des betreffenden Stammes (bei Stammes- oder ethnographischen Bezeichnungen) ziehen.

Noch schwieriger wird die Festlegung, wenn die alten Originalberichte flüchtig, stilistisch ungeschickt und in unklarer Ausdrucksweise abgefasst sind. Denn nicht alle Berichtserstatter erfreuten sich einer ausreichenden Bildung, wie ein Hernán Cortés, Pascual de Andagoya oder Cieza de León sie besaßen. In der Mehrzahl waren sie wenig oder geradezu ungebildete Haudegen, die mit ungewandter Feder und noch dazu ohne Aufgeschlossenheit für die Landesnatur und die fremdartigen Kulturen der Indianer ihre Berichte zu Papier brachten. In solchen Fällen reicht das historische Material nicht aus, um es allein für eine Rekonstruktion der Routen zu benutzen. Hier bleibt nur ein Ausweg, das lückenhafte Material zu verwerten, bestehen, dass nämlich ein moderner Kenner der betreffenden Gegenden, durch die eine Expedition führte, es unternimmt, mit kritischem Blick und unter Berücksichtigung aller Teilfragen selbst das Gebiet zu bereisen oder, noch besser, zu durchwandern. Er muss sich durch Augenschein mit dem Gelände vertraut machen, denn die modernen Karten aus allen Ländern Lateinamerikas reichen allein zur Rekonstruktion nicht aus, vermitteln für sie höchstens bei vorsichtiger Auswertung einzelne Anhaltspunkte. Sie sollten, wenn irgend möglich, im Felde erweitert und überprüft werden.

So benötigt die historische Erforschung der Marschrouten der Konquistadoren eine Ergänzung durch Feldforschungen, in Gebieten mit ausreichender archäologischer Kenntnis, auch der Blickrichtung auf die Altertumskunde, und zwar in einem Zeitabschnitt unmittelbar vor und nach der betreffenden Expedition. Ein Beispiel für diese Überlegungen habe ich selbst während meines letzten Aufenthaltes in El Salvador erfahren, das den Anlass zu den folgenden Erörterungen bietet.

In den Jahren des zweiten Weltkrieges hatte ich die beiden bekannten Briefe des Pedro de Alvarado, in denen er Hernan Cortés über seinen Zug nach Guatemala und Salvador berichtet hatte, erstmalig ins Deutsche übersetzt und mit einem wissenschaftlichen Kommentar versehen, eine Ausgabe, die nach dem Kriege im Jahre 1948 in Hamburg erschienen ist (1). Zwar hatte mir die für den Kommentar notwendige Literatur weitgehend zur Verfügung gestanden; auch waren mir Teile von Salvador durch meine Aufenthalte in den Jahren 1928 und 1929 bekannt geworden, aber ich konnte damals nur ein kleines Gebiet, durch das Alvarado gezogen war, persönlich kennenlernen. Ferner stand, durch die Abschliessung Deutschlands bedingt, nur ein unzureichendes Kartenmaterial zur Verfügung. Mittels dieser Unterlagen nahm ich die Marschroute von dem letzten, in Guatemala berührten Ort Pazaco, den ich 1938 besucht hatte, durch das vulkanische Küstengebirge von Apaneca nach Acajutla an. Von dort setzte sie sich über das heutige Ateos und Santa Tecla nach Cuscatlan fort, das ich, früheren Autoren folgend, südwestlich der Landeshauptstadt San Salvador an der heute "Antiguo Cuscatlan" genannten Stelle lokalisierte. Die jüngste Reise hat nun gezeigt, dass der Verlauf des Marsches vom Río Paz (= R. Paxá) bis und von Acajutla nach Cuscatlan überprüft werden muss. Es ist zu versuchen, ob die wesentlichen Fragen des Marsches der Spanier, ob im Hochland oder an der Küste und wo der von ihnen erreichte Ort Cuscatlan lag, beantwortet werden können. Alvarado, dessen Briefe flüchtig entworfen sind, gibt über diese Fragen keine Auskunft. Seine Angaben genügen allenfalls, um sich eine Vorstellung des Weges von Acajutla bis Atehuan (=Ateos) zu machen. Dies bietet keine Schwierigkeit, während alles andere im ungewissen bleibt.

Halten wir uns zuerst bei dem Marschabschnitt zwischen dem Río Paz und Acajutla auf. Als einzige unterwegs angetroffene Orte nennt Alvarado Mopicalco (an derer Stelle auch Mochicalco genannt) und Acatepec, dann folgt Acajutla, dessen Lage in der Nähe des heutigen Hafens feststeht. Es gibt nun zwei Thesen über diesen Vormarsch: die eine verlegt ihn in das Hochland, die andere ins tiefe Küstenland. Der Weg wäre dann etwa folgendermassen verlaufen.

Im Hochland: von Pazaco in östlicher Richtung an den Río Paz, übersetzen über ihn und weiter in Richtung der heutigen Ansiedlungen Tacuba, Ahuachapan, Apaneca, Salcoatitan, Nauizalco, Acajutla.

Im Tiefland: von Pazaco südöstlich an den Río Paz, der zwischen dem heutigen Ort Salamar auf dem westlichen und Hachadura auf dem östlichen Ufer überschritten wurde, dann weiter über Cara Sucia und Santa Catarina bis Acajutla.

Prüft man die beiden Rekonstruktionen, so müssen sich für die Spanier auf der Hochlandroute nicht nur wegen der grösseren Weglänge von rund 95 km von Pazaco bis Acajutla, sondern auch wegen des zertalten Geländes erhebliche Schwierigkeiten ergeben haben. Denn schon der Übergang über den Río Paz an der einzigen in Frage kommenden Stelle westlich Tacuba bietet ein schweres Marschhindernis, noch dazu für eine Truppe, wie es die spanische war. Bestand sie doch nicht nur aus 250 spanischen Fuss-soldaten und 100 Reitern, sondern auch aus 6000 Mann indianischer Hilfstruppen, zu denen noch der Tross der Weiber als Maismahlerinnen und Köchinnen hinzuzurechnen ist (2). An jener Stelle nämlich entwickelt der Fluss, in Felsen eingezwängt, eine starke Strömung, so dass er nur mittels einer Brücke überschritten werden kann. Von einem Brückenbau aber, der bei einer so schwierigen Passage von Alvarado dem Brauch seiner Zeitgenossen folgend erwähnt worden wäre, ist keine Rede. Weiterhin folgt auf der Nordroute ein Gelände, das aus steilen Vulkankuppen und -rücken mit tiefen Tälern zusammengesetzt ist. Erst nördlich von Nauizalco, wo man aus dem Gebirge in die Küstenebene hinaustritt, wird das Gelände gangbarer und geht südlich dieses Ortes in das flach zur Küste abfallende Tiefland über, das keine Marschhindernisse mehr bietet.

Dem Hochlandweg gegenüber ist die Küstenroute kürzer und, abgesehen von zahlreichen Flussübergängen, leichter zu bewältigen. Zudem dürfte ein alter Indianerpfad zur Verfügung gestanden haben, der in der Nähe von heute noch erkennbaren vorspanischen Niederlassungen vorüberführte, nämlich bei Cara Sucia, nicht weit entfernt von der bedeutenden Kultstätte auf der Isla del Cajete, südwestlich von Santa Catarina, und bei Atalaya, direkt westlich von Acajutla. Die Entfernung von Pazaco bis Acajutla beträgt auf dieser Route rund 60 bzw. 65 km. Wir wissen, dass Alvarado schon nach Einsetzen der Regenzeit den Marsch von Guatemala nach Salvador angetreten hatte. Anscheinend war sie damals noch nicht zur vollen Entfaltung gekommen, wie ja der Eintritt und die Stärke der Niederschläge in jenen Gebieten von Jahr zu Jahr verschieden sind. Immerhin dürften die Flüsse schon angeschwollen gewesen sein, der Pfad aufgeweicht. Noch heute folgt der Küstenweg von Acajutla nach Cara Sucia dieser alten Route. Er ist ein Reit- und Fahrweg, auf dem jetzt in der Trockenzeit mit Lastautomobilen gefahren werden kann, was in der Regenzeit ausgeschlossen ist. Selbst mit einem Jeep war am Ende der Regenzeit von Acajutla nur mit Mühe über Santa Catarina hinaus voranzukommen. Für eine Truppe in der Konquistazeit waren aber die Flussschifffahrten in flachen Strombetten, noch dazu wo so viele indianische Hilfskräfte zur Verfügung standen, zu bewältigen. Wir kennen andere Züge, wie z.B. den des Cortés von México nach Honduras, deren zähe Durchführung im Kampf mit Flüssen und Dschungeldickicht uns noch immer die höchste Bewunderung vor den Leistungen der Spanier abverlangt.

Vergleichen wir also beide Routen, so ist der Küstenroute der Vorzug zu geben. Setzt man als Tagesmarschleistung der Truppe rund 15 bis 20 Kilometer ein, so würden die Spanier auf dem Küstenmarsch von Pazaco bis Acajutla etwa 3 bis 4 Tage, auf dem Hochlandmarsch mindestens eine Woche benötigt haben, wobei zu bedenken bleibt, dass der ganze Zug in Salvador ein Wettrennen mit der Regenzeit war.

Sprechen wir uns also nunmehr für den Küstenweg aus, so erhebt sich die Frage, wo dort die beiden Orte Mopicalco und

Acatepec gelegen haben. Das ist schwierig, wenn überhaupt, festzustellen. Rodolfo Barón Castro hat auf seiner Karte des Alvaradozuges Mopicalco mit Cara Sucia, Acatepec mit der Hacienda Santa Catarina identifiziert. Für ersteres stützte er sich auf die Ansicht von Jorge Lardé (3). Dieser weist daraufhin, dass das "Mopicalco" Alvarados ident sei mit dem lange erloschenen Ort Mochixicalanco, und verlegt ihn in das Gebiet der heutigen, durch ihre Altertümer bekannten Hacienda Cara Sucia. Ebenso lokalisiert er das Dorf Acatepec in das Gebiet der Hacienda Santa Catarina, wo einige indianische Mounds liegen. Hier zweigt heute ein Weg zum Lagunengürtel an der Küste ab, den man im Jeep in etwa 20 Minuten erreicht, und in einer halben Stunde gelangt man im Einbaum zur Niederlassung "Barra de Santiago". Von hier aus kommt man wieder im Boot (Cayuco) über die Lagunen zur "Isla del Cajete", auf der eine ausgedehnte Ruinenanlage mit 15 Erdhügeln und späten Pipilal-tertümern liegt. Mithin führte die Küstenroute durch besiedeltes Indianerland, womit ich mich wie Barón Castro der These von Jorge Lardé anschliesse.

Die zweite uns beschäftigende Frage bezieht sich auf die Lage des Hauptortes der von Nahua=(Pipil=) Indianern bewohnten Landschaft Cuscatlan, die das Endziel der Expedition von 1524 war, entsprechend der Taktik der Konquistadoren, bei der Eroberung eines Stammesgebietes zuerst dessen Machtzentrum oder Hauptort in Besitz zu nehmen und sich der indianischen Führerschicht zu bemächtigen. Die aus México nach Salvador eingewanderten Nahua hatten sich während längerer Zeitläufe als getrennte Gruppen in der westlichen Hälfte der heutigen Republik El Salvador niedergelassen. Politisch waren sie in kleine Stammesterritorien unter einem von Ältestenräten kontrollierten Häuptlings=oder Kazikentum aufgeteilt. Grössere politische Verbände waren noch nicht entstanden, doch scheint der Kazike von Cuscatlan beim Eintreffen der Weissen eine gewisse Vorrangstellung unter den übrigen Nahua-Häuptlingen eingenommen zu haben.

Die westliche Grenze der Landschaft Cuscatlan ist wahrscheinlich bei dem von Alvarado erwähnten Ort Atehuan (Ateos) verlaufen. Denn dort fand die erste Begegnung der Spanier mit einer Abordnung von Unterhändlern des Kaziken von Cuscatlan statt. Noch heute liegt die Grenze der Departamentos Sonsonate, also dem ehemaligen Gebiet der Izalco-Nahua, und La Libertad, das einen Teil des Territoriums der Cuscatlan-Nahua umfasste, dicht westlich der Hacienda Ateos, in deren Gelände Barberena mit Recht das frühere Atehuan vermutet hat (4).

Die Angaben des Pedro de Alvarado über seine Marschrichtung von Acajutla bis Atehuan reichen also aus, um sich eine Vorstellung von dem zurückgelegten Weg zu machen. Er zog vom Meeresufer bei Acajutla gegen Nordnordosten durch ebenes Gelände ohne natürliche Hindernisse nach dem Dorf Tacuzcalco, das nahe südlich von der späteren spanischen Stadt Sonsonate lag. Von dort setzte er den Marsch durch gangbares, leicht gewelltes Hügelland alter Lavaströme über den Ort Miaguaclan, der vielleicht im Gelände der heutigen Hacienda El Zunza lag, bis Atehuan fort. In diesem Verlauf entspricht die Route im allgemeinen der modernen Automobilstrasse Sonsonate - San Salvador bis Ateos.

Von hier bis zum Eintreffen im Ort Cuscatlan nennt der zweite Alvaradobrief keine Orte, auch Zeitangaben fehlen, so dass

es nicht möglich ist, die Entfernung von Ateos bis Cuscatlan abzuschätzen.

Alle früheren Autoren, die sich mit der Eroberung von Salvador beschäftigt haben, lokalisierten den Ort an der Stelle, wo das in der Gegenwart als "Antiguo Cuscatlan" bezeichnete Terrain liegt. Es handelt sich um ein Gelände, das unmittelbar östlich über dem 30 m tiefen Kessel des Maars "Laguna de Cuscatlan" oder "La Hoya" auf einer kleinen Hochfläche sich ausbreitet. Altertümer, die keinen reinen Pipilstil zeigen, sind von dort oft bekannt geworden. Träfe nun diese Annahme zu, dann ist zu fragen, auf welchem Wege die Spanier dorthin gelangten. Man ist am ehesten geneigt, einen Marsch in Anlehnung an den Verlauf der modernen Landstrasse des "Pan American Highway" von Colón über Santa Tecla in Betracht zu ziehen, wie ich dies auch in meiner Alvarado-Ausgabe getan habe. Dies würde einen Marsch in der Senke zwischen dem nördlich liegenden Vulkan Boquerón und dem südlich davon aufsteigenden Küstengebirge bedeuten. Lernt man aber das Gelände kennen, so ist bei seiner tiefen Zerschluchtung und Steilheit der Talflanken diese Annahme kaum haltbar. Es bliebe dann, schon mit Rücksicht auf die Reiterei, nur eine Route in ebenem, gangbaren Gelände im Norden um den Vulkan Boquerón und seinem kegelförmigen Nachbarn, den Vulkan von San Salvador, übrig, der die Truppe von Ateos über San Andrés, Sitio del Niño, Quezaltepeque und Nejapa von Norden her nach Cuscatlan gefolgt wäre.

Alvarado bringt einen Hinweis auf die Geländebeschaffenheit bei Cuscatlan, als er von der Flucht der Eingeborenen vor den Fremden spricht. Es heisst da: "Die Wälder waren zu dicht, die Gebirge zu hoch und zerrissen, ferner gab es eine Fülle anderer Verteidigungsmittel, die ihnen zur Verfügung standen". Dieser Hinweis könnte sich auf das dichtbewaldete Küstengebirge beziehen, das von steilen Schluchten gegen den Ozean zerschnitten ist, trifft aber für andere Gegenden ebenfalls zu.

Gegen die Lokalisierung von Cuscatlan an der "Antiguo Cuscatlan" genannten Stelle lässt sich ein Einwand erheben, und zwar im Hinblick auf die Tatsache, dass die erste spanische Ortsgründung noch im gleichen Jahre, im Dezember 1524, durch den Vetter Diego des Pedro de Alvarado nicht an dieser, sondern an einer weit davon entfernten Stelle, über 30 km in Luftlinie nach Nordosten, d.h. im östlichen Vorland des Vulkanmassivs von Guazapa, erfolgte. Die Gründung wurde "La Bermuda" getauft (5). Die übliche Technik der Konquista war, die ersten spanischen Koloniezentren unmittelbar an der Stelle alter indianischer Vororte oder Zentralsiedlungen anzulegen. Dafür lassen sich eine Menge von Beispielen von México bis Chile anführen. Erst wenn sich im Lauf der Jahre ein solcher Platz klimatisch, verkehrsgeographisch wegen seiner zu weiten Entfernung vom Meer oder aus anderen Gründen als ungünstig herausstellte, kam es zur Verlegung der Ansatzpunkte spanischer Kolonialverwaltung und städtischer Kolonialsiedlung. Um bei einem naheliegenden Gebiet zu bleiben, sei an die erste Gründung des spanischen Hauptortes Santiago de los Caballeros an der Stelle der Hauptstadt der Cakchiquel-Indianer namens Iximché in Guatemala und seine baldige Verlegung in das Valle de Panchoy mit günstigeren Verkehrsverbindungen zum Pazifischen Ozean, und zwar zum Hafen Iztapa, erinnert.

In Salvador geschah etwas ähnliches. Die erste spanische

Stadt "La Bermuda", bald auf den Namen "San Salvador" umgetauft, wurde 1541 oder 1542 in die Senke zwischen dem Vulkan von San Salvador und der kraterlosen Kuppe des Cerro de San Jacinto verlegt, mit anderen Worten an die Stelle der modernen Hauptstadt San Salvador, deren weiteres Schicksal hier nicht interessiert. Dass "La Bermuda" als Hauptort des neuerobernten Landes galt, geht aus einer Konkurrenzgründung hervor, die der im Dienste des Statthalters Pedrarias de Avila stehende Hauptmann Martín Estete auf seinem Beutzug von Nicaragua ins östliche Salvador im Jahre 1530 nur 8 km südlich von La Bermuda bei dem heutigen Ort Perulapan ins Leben rief und auf den Namen "Ciudad de Caballeros" taufte. Nach dem raschen Zusammenbruch des Zuges und der Flucht des Estete nach Nicaragua ist diese Niederlassung eingegangen.

Als Grund für die Verlegung von "La Bermuda" wird die Häufigkeit schwerer Gewitter mit zahlreichen Blitzschlägen herangezogen. Diese Meinung ist zuerst von dem mexikanischen Franziskaner-Missionar und Chronikschreiber Motolinía vertreten worden und als glaubwürdig anzusehen, weil er selbst noch in La Bermuda geweiht hat. Alle späteren Autoren haben diese Angabe übernommen (6).

Die Lage von La Bermuda ist heute ohne weiteres festzustellen, wovon ich mich am 12. Januar 1954 überzeugen konnte. Man gelangt jetzt im Automobil bzw. Jeep von der Hauptstadt San Salvador dorthin unter Benutzung der Landstrasse von Soyapango über Tonacatepeque nach Suchitoto. Nordöstlich von San José Guayabal, bald nach der Hacienda "Las Brisas", zweigt von der Hauptstrasse ein Nebenweg nach Osten ab, der unmittelbar am Fuss des kleinen Kraters Macance entlangführt, während, durch eine Talbene davon getrennt, sich im Südsüdosten der kraterlose Vulkan Tecomatepe erhebt. Die Talfläche geht in eine weite Hochbene über, die sich allmählich nach Osten gegen das Tal des Río Sucio, früher Río Pululá genannt, neigt (7). Mehrere Viehhacienden und Maisländereien teilen sich jetzt in dieses Terrain. Die grösste trägt noch immer den Namen "La Bermuda", und in dem zu ihr gehörenden Distrikt, dem Cantón Molino, finden sich noch Spuren der frühen spanischen Stadt. So erkennt man noch die Stelle der alten Plaza und einige Strassenvierecke, und im Gebüsch versteckt fanden wir eine aus Andesitlava gehauene Säulentrommel, die einst zur Kirche gehört hatte. Auf den Feldern liegen in Menge Tonscherben indianischer Herkunft, Figuren und Gefässe sind seit langem von dort geborgen und in Privatsammlungen verstreut worden. Scherben und Tonköpfchen, die wir bergen konnten, zeigen Nahuastil. Es muss demnach hier eine bedeutende indianische Siedlung bestanden haben, bei der sich die ersten Spanier 1524 niederliessen.

Betrachten wir noch geographisch die Lage. Die Hochfläche ist nur wenig von der Erosion zerschnitten. Kleine Bäche und Flüsse strömen vom Tecomatepe nach Osten und Nordosten zum Río Sucio und gehören zum Einzugsgebiet des Río Lempa. Nordwestlich von La Bermuda erhebt sich in einer Entfernung von 8 bis 10 km die Vulkanruine von Guazapa. Sie stellt ein nach allen Seiten von tiefen Schluchten zerfurchtes, in schmale Kämme aufgegliedertes Bergmassiv dar, dessen höchster Punkt in über 1400m Meereshöhe gipfelt. Überall sprudeln Quellen und Bäche in den felsigen Basaltschluchten zutal, und Reste von Wäldern weisen auf eine früher dichte Bewaldung hin. Das Vorland im Osten, Norden und Westen ist eine Ebene, die nur von wenigen wasserreichen Flüssen, darunter dem Río Guazapa, in flachen Einschnitten durchzogen wird. Im Süden nimmt das Vorland eine wildzerklüftete Barrancolandschaft ein, die erosiv in mächtige Locker-

massenablagerungen eingeschnitten und daher schwer passierbar ist. Bei einer Besteigung des Guazapa im November 1953 konnten wir feststellen, dass das Massiv in vorspanischer Zeit bis auf die Kammhöhen besiedelt war, sicher, durch unsere Beobachtungen auf Exkursionen, im Westen und Süden, die bis auf die Gipfelhöhen führten, wahrscheinlich aber auch an den anderen Flanken des Massivs. Da die umgebenden Ebenen in 400 bis 500m Meereshöhe liegen, sind sie heisse, in den Trockenzeiten zur Steppe verwandelte Landschaften, wogegen das inselartig daraus emporsteigende Bergmassiv ein Feuchtigkeitsammler ist. Bei Guazapa am Westfuss und nördlich in etwa 8 bis 10 km Entfernung liegen altindianische Stätten, im Nord-nordwesten die Kultstätte Ciután, im Westen eine grössere Niederlassung auf dem Gelände der Hacienda "El Mico". Am Südhang fanden wir alte Siedlungsspuren bei dem Weiler "La Cruz" (etwa 650m ü.M.). Man gewinnt daher den Eindruck, dass der waldige, gut bewässerte und zugleich Wolken- und Feuchtigkeit sammelnde Guazapa in vorspanischer Zeit eine dicht besetzte Siedlungsinsel war, in deren Vorland im Nordwesten ein grösserer Kultplatz und im Osten eine bedeutende Ansiedlung lag. Alvarado wäre wirklich mitten in ein Zentrum der Nahuas in Salvador gelangt.

Anmerkungen

- 1). Franz Termer: Quauhtemallan und Cuzcatlan. Hamburg 1948. (Hamburger Romanistische Studien. B.Ibero-Amerikanische Reihe. Band 18).
- 2). Domingo Juarros: Compendio de la historia de la Ciudad de Guatemala. Tratado IV, Parte Segunda, cap.17.- 3.Aufl. Guatemala 1936, Bd.II, p.69.
- 3). Rodolfo Barón Castro: La Población de El Salvador. Madrid 1942. (Karte bei Seite 120).
Jorge Lardé: Orígenes de San Salvador Cuzcatlán, in: Boletín Municipal, Número Extraordinario, San Salvador 1925, p.108-181.- Zitiert nach Barón Castro, a.a.O.p.115 Anm.1.
- 4). Santiago Barberena: Historia de El Salvador. Tomo I, Época antigua de la conquista. San Salvador 1914, p.313.
- 5). "Bermuda" ist eine den Spaniern auf den Grossen Antillen bekannt gewordene Graminee. - Nach A.Mallaret, Diccionario de Americanismos, San Juan de Puerto Rico 1931, p.66 handelt es sich um Panicum diffusum, Sw.
- 6). Der Hinweis auf Motolinía findet sich bei S.I.Barberena: Historia Antigua y de la Conquista de El Salvador, S.Salvador 1914, S.321, Anm.210. Er zitiert folgende Stelle: "...son (los truenos) muy desaforados y espantosos, tanto, que pone grima y muy gran temor morar en aquella villa". Es ist bedauerlich, dass Barberena es unterliess, die betr.Schrift Motolinías und die Stelle selbst anzugeben. Ich konnte sie daher nicht nachprüfen. - P.Fr.Francisco Vázquez bringt folgende Erwähnung von La Bermuda in seiner Chronik "Crónica de la Provincia del Santísimo Nombre de Jesús de Guatemala", Guatemala 1714, Lib.II, cap.12 (Neudruck Guatemala 1937-1944, Bd.I, S.235): "No es este sitio el que

primero tuvo la ciudad, sino el que llaman de la Bermuda, donde hasta estos tiempos hay rastros de haberse poblado allí, y conservado se agunos anos, la villa de S.Salvador". - Vázquez lebte von 1647 bis 1713 oder 1714 und hielt sich gegen Ende des 17.Jh.in Salvador auf.

- 7). Pedro Cortés y Laraz: Descripción Geográfico-Moral de la Provincia de San Salvador etc., 1768-1770. - Abdruck in: Colección de Documentos Importantes relativos a la República de El Salvador. San Salvador 1921, p.244. - Das Wort "pulula" hat ursprünglich richtig "pululapan" gelautet und stammt aus der Pipilsprache. Im Pipil von Izalco heisst "pulul": "Schlamm, Morast, Sumpf, Schmutz". (L.Schultze Jena, Indiana II. Jena 1935, p.331). Der spanische Flussname "Río Sucio" ist einfach eine Übersetzung des alten indianischen Namens.

* * * * *

Résumé

La conquête et la pénétration du Nouveau Monde par les Espagnols sont à juste titre toujours considérés comme un des principaux sujets d'étude de l'américanisme. Bien qu'elles aient captivé au cours des siècles les historiens et un large public, comme elles fascinèrent jadis participants et spectateurs, on est étonné de constater à quel point la tâche si importante de reconstituer les itinéraires des expéditions et d'en établir des relevés cartographiques précis et détaillés a été négligée par la recherche moderne. Même la marche de Fernand Cortés sur Tenochtitlan ne fait pas exception à cet égard. Et cependant combien riche est la littérature qui, dès la première moitié du XVIIe siècle et à commencer par les relations et les chroniques des acteurs mêmes du drame, n'a cessé de se déverser sur le monde !

Les causes de cette lacune sont multiples. Elle est notamment liée à l'inexactitude et à l'imprécision des anciennes chroniques. Les noms géographiques y sont rares et souvent transcrits erronément sur simple audition des Indiens, souvent aussi ils disparaurent ou changèrent sitôt après la conquête. Les indications de distance fournies par les chroniques sont d'autre part difficilement utilisables, la lieue (legua) variant selon la nature du terrain et correspondant plutôt à la distance parcourue en une heure de marche qu'à une longueur fixe. Grandes sont également pour la plupart des historiens les difficultés engendrées par leur ignorance des langues indigènes, car ils sont dans l'impossibilité d'interpréter les noms indiens si riches de sens pour le connaisseur. D'une façon générale, le côté géographique et ethnographique mériterait, selon l'auteur, d'être davantage considéré qu'il ne l'a été jusqu'ici en ce qui concerne la Conquête, car il permet d'éclaircir bien des choses.

Lorsque, malgré tout, le matériel historique reste insuffisant, il n'y a qu'un moyen de le compléter: c'est qu'un connaisseur des régions par où passèrent les expéditions, de leur géographie, de leur ethnographie, de leur archéologie, entreprenne lui-même, l'oeil aux aguets et l'esprit vigilant, d'en faire la traversée en

s'efforçant de reconstituer sur place l'itinéraire. L'auteur a eu dernièrement au Salvador l'occasion de vérifier l'utilité de cette méthode. Durant la dernière guerre, il avait donné la première traduction allemande des deux lettres dans lesquelles Pedro de Alvarado fait à Fernand Cortés la relation de son expédition au Guatemala et au Salvador, et l'avait munie d'un commentaire scientifique. Il avait eu à sa disposition l'essentiel de la littérature nécessaire mais n'avait disposé à Hambourg que d'un matériel cartographique insuffisant, et la rupture des communications ne lui avait pas permis de le compléter. Les lettres d'Alvarado, qui sont rédigées d'une manière évasive, ne permettent de se faire une idée claire du chemin parcouru qu'entre Acajutla et Atehuan (=Ateos). Tout le reste demeure incertain. Or le récent voyage de l'auteur au Salvador (début de 1954) lui a montré que les secteurs du parcours allant de Pazaco, dernière localité touchée au Guatemala, à Acajutla et d'Atehuan à Cuscatlan devaient être reconsidérés.

Deux hypothèses peuvent être envisagées au sujet du parcours de Pazaco à Acajutla: l'une place l'itinéraire dans la région montagneuse, à travers le massif volcanique d'Apaneca, donc par l'intérieur, l'autre le place dans la plaine côtière, en passant par les localités actuelles de Cara Sucia et de Santa Catarina. Sur la base des documents qu'il avait à sa disposition, l'auteur avait admis en son temps la première hypothèse. L'étude du terrain sur place l'a persuadé de l'impossibilité de la maintenir. Non seulement la voie montagneuse dépasse de 95km la voie côtière, mais elle est si accidentée - traversée à gué du Rio Paz encaissé et enflé par les pluies puis terrain volcanique à pentes rapides entrecoupées de profondes vallées - qu'elle devait offrir des difficultés pratiquement insurmontables à une troupe comme celle d'Alvarado comprenant, en plus de 200 fantassins espagnols et de 100 cavaliers, 6000 auxiliaires indiens auxquels s'ajoutait la foule des femmes chargées de moudre le maïs et de préparer les aliments. Il faut admettre que l'expédition suivit la voie côtière. Cette dernière était d'ailleurs longée par un sentier indigène passant à proximité de plusieurs établissements préhispaniques encore reconnaissables aujourd'hui. Même cet itinéraire est fort malaisé à suivre en période de pluies, comme l'auteur a pu s'en persuader en le parcourant en jeep. Au même titre que bien d'autres exploits des Espagnols pendant la Conquête, cette marche d'Alvarado mérite notre admiration.

La reconsidération de l'itinéraire d'Atehuan (Ateos) à Cuscatlan est plus lourde de conséquences, car elle conduit à remettre en question le site même de la capitale des Indiens Nahuatl (ou Pipil), Cuscatlan, qui était le but de l'expédition de 1524. En cherchant à s'emparer de Cuscatlan, Alvarado restait fidèle à la tactique espagnole en Amérique de toujours commencer par prendre possession de la capitale d'une tribu ou d'un groupe en vue de s'emparer de l'élite dirigeante. Or, quoiqu'il n'existât pas chez les Nahuatl - immigrés du Mexique au Salvador et établis depuis longtemps comme groupe bien distinct dans la partie occidentale de l'actuelle République - de groupements politiques dépassant l'échelon tribal, il semble bien que le cacique de Cuscatlan jouissait d'une certaine prépondérance au moment de l'arrivée des Blancs. La difficulté, pour reconstituer l'itinéraire exact d'Atehuan à Cuscatlan et donc pour fixer le site de cette dernière ville, provient du fait qu'Alvarado ne nomme aucune localité et ne donne aucune indication de distance en ce qui concerne ce secteur. Tous les auteurs anciens qui se sont occupés de la conquête du Salvador ont localisé Cusca-

tlan à l'endroit où se trouve aujourd'hui le terrain dénommé "Antiguo Cuscatlan", soit immédiatement à l'Est (et au-dessus) du cratère dénommé "Laguna de Cuscatlan", à peu de distance au Sud-Ouest de l'actuelle capitale San Salvador. Un argument militant contre cette hypothèse est le fait que la première fondation d'une localité - La Bermuda - par les Espagnols n'eut pas lieu en cet endroit mais à plus de 30 km. à vol d'oiseau au Nord-Est, dans les premiers contreforts du massif volcanique de Guazapa. Or la technique habituelle de la Conquête, comme on le constate du Mexique au Chili, consistait à créer les premiers centres de colonisation à l'emplacement des capitales et des chefs-lieux indiens. Ce n'est que lorsque, au cours des années, ces centres se révélèrent défavorables du point de vue climatique ou géographique qu'ils furent parfois déplacés. Tel fut le cas au Salvador, où La Bermuda, dont le nom avait entre temps été changé en "San Salvador", fut transférée en 1541 ou 1542 à l'emplacement actuel. Le missionnaire-chroniqueur mexicain Motolinia indique comme cause du transfert la fréquence de très lourds orages accompagnés de chute de la foudre.

L'auteur est ainsi amené à identifier le site de Cuscatlan, but de l'expédition espagnole, avec celui de La Bermuda et non pas avec celui de "Antiguo Cuscatlan". Le site de La Bermuda est aisément reconnaissable comme il a pu s'en persuader en janvier 1954. Il est occupé aujourd'hui par plusieurs fermes dont la plus étendue s'appelle encore La Bermuda, et des restes de l'ancienne ville espagnole subsistent; on reconnaît notamment l'emplacement de la Plaza et de plusieurs croisements de rues. Dans les champs sont dispersés d'innombrables fragments de céramique d'origine indienne, dont le style Nahua n'est pas douteux. Les plus beaux vases et fragments de décors se trouvent d'ailleurs depuis longtemps dans des collections privées. Ses investigations dans toute la région, notamment dans le massif très humide du Guazapa, ont persuadé l'auteur qu'il s'agissait dans les temps précolombiens d'une île de peuplement à forte densité, possédant un grand sanctuaire et une grosse agglomération (Cuscatlan). Ainsi, Alvarado serait bien parvenu au centre des Indiens Nahua du Salvador.

H.v.B.

* * * * *

B I O G R A P H I E

Un pionnier de l'américanisme: Albert Samuel Gatschet

1832-1907.

par René NAVILLE.

Parmi les Suisses qui se sont voués à l'américanisme, nous avons cité récemment le nom de Samuel Engel. Comment ne pas évoquer également la mémoire du brillant philologue et ethnologue bernois que fut Albert Samuel Gatschet.

Né en 1832 à Saint-Beatenberg, Gatschet s'était très tôt intéressé à l'étude des langues mortes, notamment du grec. Après avoir étudié à l'Université de Berne, il se rendit en 1852 à Berlin où il fit la connaissance d'Alexandre de Humboldt dont les travaux exercèrent une profonde influence sur l'orientation de sa carrière.

En 1867, Gatschet publiait son premier ouvrage: "Orts-ety-mologische Forschungen", étude philologique des noms de lieux de la Suisse en remontant à leur origine celtique, latine, germanique, française et même arabe.

En 1868, il émigrerait aux Etats-Unis où il devint le correspondant de nombreuses publications scientifiques. Là, son intérêt se porta aussitôt vers l'étude des langues indiennes qui, à l'époque étaient encore fort peu étudiées si ce n'est par quelques spécialistes comme Schoolcraft et le Dr. Oscar Loew. On peut dire que Gatschet passa sa vie à collectionner et à classer les langues indiennes de l'Amérique du Nord dont le répertoire était tenu par la Smithsonian Institution à Washington, institution dont il devint bientôt un membre éminent.

Dès 1877, au cours d'un voyage entrepris en Californie et dans l'Oregon, il s'était plus particulièrement voué à l'étude du Klamath. Il condensa plus tard les résultats de cette enquête dans une monographie de 1500 pages qui, dans son genre, est la plus importante étude linguistique qui ait été réalisée en Amérique. Il entreprit également d'établir l'apparentement existant entre certaines tribus isolées et le groupe linguistique Sioux. C'est ainsi qu'en Louisiane, il révéla les relations existant entre le Sioux d'une part, le Biloxi et le Tumca d'autre part. Il accomplit le même travail dans la Caroline du Nord pour le Catawba.

Il a par ailleurs dénoncé le caractère indépendant de nombreux groupes linguistiques dans la Floride du Nord, dans le Texas, l'Oklahoma et la Louisiane du Sud. En outre, ayant traversé le Rio Grande à Tamaulipas (Mexique), il releva un précieux vocabulaire de la langue Carigo en voie de complète disparition.

L'intérêt de Gatschet s'est également porté sur la mythologie indienne. Son ouvrage sur le mythe de la migration chez les Creeks, qui comporte 400 pages, est à lui seul un document de première importance.

Il fut chargé également par la Smithsonian Institution d'établir une grammaire comparative des langues algonquiennes à l'Est des Etats-Unis et du Canada.

Le matériel qu'a pu réunir l'érudit Bernois couvre plus d'une centaine de langues et de dialectes, ce qui permet de juger de l'importance d'une oeuvre dont les résultats n'ont pas encore été tous publiés. Ainsi que l'a relevé James Mooney dans l'"American Anthropologist", lorsque la philologie aura trouvé la place qui lui est due en tant que science de base pour l'anthropologie, le nom de Gatschet figurera, avec ceux de ses compatriotes Gallatin et Agassiz, à l'avant-garde de l'américanisme.

Bibl.: 1) MOONEY James: Albert Samuel Gatschet (Am.Anthrop., vol.9, No.3, juillet-septembre 1907).

2) Third An.Report of the Bureau of Ethnology, 1881-1882.

N E C R O L O G I E

Rév.P. Wilhelm SCHMIDT (18.2.1868 - 10.2.1954).

La Société suisse des Américanistes a eu la douleur de perdre, le 10 février dernier, son éminent membre fondateur le Rév.P. Wilhelm SCHMIDT, professeur à l'Université de Vienne de 1921 à 1928 et à Fribourg (Suisse) de 1939 à 1951.

Il assista de sa haute intelligence, dès son début, la S.S.A. dont il était membre du Comité car l'américanisme, à côté des nombreux autres problèmes d'ethnologie, l'a toujours profondément captivé. Ses nombreux travaux et ses nombreux titres scientifiques assureront à cette haute personnalité une mémoire qui ne s'éteindra pas.

La disparition de cet éminent savant est une très grande perte pour notre Société.

C O M M U N I C A T I O N S

Der 31. Internationale Amerikanistenkongress in São Paulo.

von Hans DIETSCHY (Basel).

Unter dem Patronat der Kommission der Vierhundertjahrfeier der Stadt São Paulo fand vom 23. bis zum 28. August 1954 als einer der zahllosen kongresse dieses Jubiläumsjahres der 31. Internationale Amerikanistenkongress statt. Seit dem Jahr 1875 kommen die Gelehrten, die ihre Kraft dem Studium des amerikanischen Kontinents und seiner Bewohner widmen, in erster Linie also Anthropologen, Ethnologen, Archäologen, Historiker, Soziologen, immer wieder zum Gedankenaustausch zusammen. Einer regelmässigen Abwechslung gehorchend, war der letzte Kongress in Cambridge vor sich gegangen, nun ist Amerika an der Reihe gewesen, und in zwei Jahren wird wieder Europa die Amerikanisten beherbergen, nämlich die Stadt Kopenhagen.

Der Paulistaner Amerikanistenkongress war nach dem Urteil gerade auch der Brasilianer eine der am besten organisierten Zusammenkünfte in der Stadt der Bandeirantes, wenn nicht die beste. Dies ist dem Präsidenten des Organisationskomitees, Prof. Dr. Herbert Baldus, und seinen ebenso unermüdlichen Mitarbeitern zu verdanken, die aber nicht nur den äusseren Rahmen aufs beste gestalteten, sondern denen es auch gelang, dem menschlichen Kontakt die günstigsten Vorbedingungen zu schaffen. Als schweizerische Teilnehmer waren anwesend: Rafael Girard, der die Staaten Guatemala, San Salvador, Honduras und Nicaragua vertrat, Franz Caspar (Zürich-Hamburg), Nelly Dietschy und Hans Dietschy, dieser als Delegierter der Schweizerischen Amerikanistengesellschaft und der Ethnographischen Museen von Basel und Genf. Bei Anlass eines Empfangs des Exekutivkomitees des Kongresses durch den Präsidenten des grossen Stadtrates (Câmara Municipal) von São Paulo, William Salem, bot sich die Gelegenheit, eine Botschaft der Schweizerischen Amerikanistengesellschaft an die Stadt São Paulo zu überreichen. Ehrenpräsident des Kongresses war der Schöpfer des brasilianischen Indianerschutzdienstes, General Cândido Mariano da Silva Rondon, der trotz seines hohen Alters der vom Gouverneur des Staates São Paulo präsidierten Eröffnungssitzung beiwohnte. Unter den Ehren-Vizepräsidenten fand sich Rafael Girard. Das Exekutivkomitee setzte sich zusammen aus Paul Rivet als Präsident, Kaj Birket-Smith, Fernando Ortiz, H.J. Braunholtz, Wilhelm Koppers, José Loureiro Fernandes, Heloisa Alberto Torres als Vizepräsidenten, Herbert Baldus als Generalsekretär, Charles Wagley, Hermann Trimborn, Gutorm Gjessing, Hans Dietschy als Sekretären und A.R. Müller als Schatzmeister. Im Resolutionskomitee sass Franz Caspar als Schweizer Vertreter. Der Kongress vereinigte etwa 150 Mitglieder.

Als besondere Gaben der Organisatoren erhielten die Kongress Teilnehmer anlässlich eines Besuches im Museu Paulista in Ipiranga dass äusserst brauchbare Werk des selbst anwesenden Juan Comas: "Los Congresos Internacionales de Americanistas, Síntesis Histórica e Índice Bibliográfico General 1875-1952", ferner der B.VIII der hervorragend redigierten "Revista do Museu Paulista" und die unschätzbare "Bibliografia Crítica da Etnologia Brasileira" von Herbert

Baldus, einen umfangreichen Band, der von der Kommission der Vierhundertjahrfeier herausgegeben worden ist. Die Kongressarbeit selbst spielte sich in folgenden Sektionen ab: Sambaquis (die Kjökkenmøddinger Südamerikas); Felsmalereien; Linguistik; Archäologie und Ethnologie Zentralamerikas; Brasilianische Archäologie; Archäologie und Ethnologie Nordamerikas; Ethnologie Südamerikas; Prähistorie und Physische Anthropologie; Archäologie Südamerikas I-II; Ethnologie Brasiliens I-III; Interkontinentale Beziehungen; Afro-amerikanische Studien. Dazu kamen als besonders anregende Veranstaltungen ein ethno-soziologisches Symposium über brasilianische Gemeinden I-II (Eingeborenen-Gemeinden, Ländliche Gemeinden, Stadtgemeinden, ethnische Verschiedenheiten), ein bedeutungsvolles Kolloquium über Probleme der Assimilation von eingeborenen Bevölkerungen (mit Referaten von Juan Comas, Horace Miner, Darcy Ribeiro) und ein afro-amerikanisches Kolloquium. Von Schweizern wurden folgende Referate gehalten: Rafael Girard, "Mito guatemalteco de origen de la maracá"; Franz Caspar, "Um caso de desenvolvimento anormal da personalidade estudado numa tribo de agricultores de Mato Grosso" und "A expedição de P.H. Lawcett à tribo dos Maxubi, em 1914"; Hans Dietschy, "La structure des amitiés formelles dans la société canella" und "Um índio da América" (do Brasil ?) estudante na Universidade de Basiléia, em 1585".

Weitere Angaben in diesem vorläufigen Bericht mögen dem Berichterstatter erspart sein. Als stärkster Eindruck bleibt ihm wohl doch die Einsicht in die wissenschaftliche und humanitäre Leistung, die seit einiger Zeit der brasilianische Indianerschutzdienst unter dem Impuls von jungen Ethnologen wie Darcy Ribeiro und Eduardo Galvão zu entfalten beginnt.

Le 31e Congrès International des Américanistes à São Paulo.

par Hans DIETSCHY (Bâle)
(traduction H.v.B.)

Du 23 au 28 août 1954 a eu lieu à São Paulo, sous le patronage de la Commission pour la commémoration du IVe centenaire de cette ville, le 31e Congrès international des Américanistes, une des innombrables manifestations qu'abrita la grande cité au cours de cette année. Depuis 1875, les savants, principalement anthropologues, ethnologues, archéologues, historiens et sociologues, qui consacrent leurs forces à l'étude du continent américain et de ses habitants, se sont réunis périodiquement pour échanger leurs idées. Conformément à une alternance régulière, le dernier congrès avait eu lieu à Cambridge (Angleterre). Ce fut cette année le tour de l'Amérique, et dans deux ans l'Europe (Copenhague) hébergera à nouveau les américanistes.

Du propre avis des Brésiliens, le Congrès paulistain des américanistes fut l'une des manifestations les mieux réussies, sinon la plus réussie de toutes celles qu'organisa la cité des "Bandeirantes". Le mérite en revient à l'infatigable président du Comité d'organisation, le professeur Herbert Baldus, et à ses collaborateurs non moins méritoires. Ils surent non seulement donner au Congrès un cadre parfait mais encore créer les conditions les plus favorables pour l'établissement des contacts humains. On notait la présence des

participants suisses suivants: Rafael Girard, représentant le Guatemala, le Salvador, le Honduras et le Nicaragua; Franz Caspar (Zürich-Hambourg), Nelly et Hans Dietschy, ce dernier comme délégué de la Société suisse des Américanistes et des Musées d'Ethnographie de Bâle et de Genève. Lors d'une réception du Comité exécutif du Congrès par le Président du Conseil municipal de São Paulo, William Salem, l'occasion s'offrit de transmettre un message de la Société suisse des Américanistes à la Ville de São Paulo. Le général Cândido Mariano da Silva Rondon, créateur du Service brésilien pour la protection des Indiens, était président d'honneur du Congrès et assista, malgré son grand âge, à la séance d'ouverture présidée par le Gouverneur de l'Etat de São Paulo. Parmi les vice-présidents se trouvait Rafael Girard. Le Comité exécutif était constitué par Paul Rivet, président; Kaj Birket-Smith, Fernando Ortiz, H.J. Braunholtz, Wilhelm Koppers, José Loureiro Fernandes, Heloïsa Alberto Torres, vice-présidents; Herbert Baldus, secrétaire général; Charles Wagley, Hermann Trimborn, Gutorm Gjessing, Hans Dietschy, secrétaires; et A.R. Müller, trésorier. Franz Caspar représentait la Suisse au Comité des résolutions. Le Congrès a réuni environ 150 membres.

A l'occasion d'une visite au "Museu Paulista" de Ipiranga, les participants au Congrès reçurent des organisateurs en don particulier l'oeuvre si utile de Juan Comas, lui-même présent à São Paulo: "Los Congresos Internacionales de Americanistas, Síntesis histórica e índice bibliográfico general 1875-1952", puis le vol. VIII de la remarquable "Revista do Museu Paulista" et l'innapreciable "Bibliografia Crítica da Etnologia Brasileira" d'Herbert Baldus, un gros volume édité par la Commission du IV^{me} centenaire.

Les travaux mêmes du Congrès se déroulèrent dans le cadre des sections suivantes: Sambaquis (les Kjökkenmöddings de l'Amérique du Sud); peintures rupestres; linguistique; archéologie et ethnologie de l'Amérique centrale; archéologie brésilienne; archéologie et ethnologie de l'Amérique du Nord; ethnologie de l'Amérique du Sud; préhistoire et anthropologie physique; archéologie de l'Amérique du Sud I et II; ethnologie du Brésil I-III; relations intercontinentales; études afro-américaines. En plus de cela, diverses réunions spéciales fort intéressantes groupèrent les congressistes: un symposium ethno-sociologique sur les communes brésiliennes I et II (communes indigènes, communes rurales, communes urbaines, diversités ethniques); un colloque plein d'intérêt sur les problèmes de l'assimilation des populations indigènes (avec communications de Juan Comas, Horace Miner, Darcy Ribeiro) et un colloque afro-américain. Les Suisses firent les communications suivantes: Rafael Girard, "Mito guatemalteco de origen de la maracá"; Franz Caspar, "Um caso de desenvolvimento anormal da personalidade estudado numa tribo de agricultores de Mato Grosso" et "A expedição de P.H. Fawcett à tribo dos Maxubi, em 1914"; Hans Dietschy, "La structure des amitiés formelles dans la société canella" et "Um índio da América" (do Brasil ?) estudante na Universidade de Basiléia, em 1585".

Nous nous bornerons ici à ces quelques indications sommaires. Disons que ce qui nous a fait la plus forte impression, c'est l'aperçu que nous avons pu avoir de l'admirable travail scientifique et humanitaire fourni depuis quelque temps, sous l'impulsion de jeunes ethnologues comme Darcy Ribeiro et Eduardo Galvão, par le Service brésilien pour la Protection des Indiens.

R E U N I O N S D ' E T U D E S

Résumés

M.Kurt HITSCHLER: "Calendrier et astrologie des Maya".

(14 janvier 1954).

Les Maya ont disparu en tant que puissance politique et leurs descendants vivent paisiblement dans leurs villages. Plus rien ne rappellerait leur grandeur passée si les archéologues ne s'étaient voués à la découverte de leurs centres de culture, à la reconstitution de ces capitales de l'esprit et au déchiffrement des rares textes échappés à la fureur iconoclaste des conquérants mal inspirés.

Seuls trois documents écrits, ou mieux dessinés, ont survécu et l'analyse des trois Codex de Dresde, Paris et Madrid n'est pas définitive. Le sens exact de tous les idéogrammes tant semi-naturalistes que symboliques n'est pas découvert. Les signes gravés sur les stèles et les monuments mettent à rude épreuve la sagacité des épigraphistes mayaisants. Le mystère maya reste presque intact et de nombreuses théories fleurissent aujourd'hui.

On a découvert le sens mathématique des points et des traits, on sait que les connaissances astronomiques des Maya furent nombreuses et singulièrement en avance sur les nôtres. Ils inventèrent la notion de zéro bien avant encore les Indiens et ils calculèrent les éclipses et les phénomènes célestes avec une virtuosité éblouissante. Leur vie mentale devait se complaire dans l'abstraction. De là à tirer des conclusions déterministes et la notion de périodicité des phénomènes, il n'y a qu'un pas: la combinaison des années civiles et religieuses, au nombre de jours différent, l'enchevêtrement des révolutions terrestres, solaires, vénusiennes, martiennes, mercuriennes, pour ne citer que les principales, le groupement des semaines de 9 ou 13 jours et des mois de 20 jours, créaient dans leur esprit un majestueux canevas sur lequel venaient harmonieusement s'insérer lors de chaque coïncidence de fin de cycle ou de révolution, les mêmes événements, sécheresse, pluies, stabilité gouvernementale, crises, joies et craintes, événements identiques à ceux qui apparurent antérieurement dans les mêmes conditions astronomiques et chronologiques. Des prêtres-prophètes pouvaient donc tirer des conclusions de leurs tables astronomiques, en se fondant sur cette notion de périodicité.

M.Kurt Hitschler a exposé ce chapitre spécial devant la SSA en insistant sur le fait que l'ésotérisme maya n'est pas éloigné des grandes croyances de l'humanité, puisqu'il se base sur des symboles universels appartenant à un vieux fonds commun à tous les hommes, même éloignés dans le temps et l'espace.

G.I.

Mme N.de FREIRE de ALDRADO: "Un aperçu des fouilles de Paracas, Pérou".

(19 mai 1954).

Avant le bref essai d'unification politique réalisé par les Incas au cours d'un siècle de domination, de nombreuses civilisations fleurissaient d'une façon autonome sur la côte et sur les plateaux andins. On commence à fouiller systématiquement les sites archéologiques montagnards, mais les civilisations côtières sont beaucoup mieux connues, car le climat sec a permis la conservation de nom-

breux objets fabriqués en matière périssable, les tissus par exemple. Lorsqu'en 1925, l'archéologue péruvien Juan Tello découvrit au promontoire de Paracas, près de Pisco, les sépultures qui allaient devenir célèbres dans le monde américaniste, il ne pouvait supposer qu'il avait atteint les vestiges de la plus ancienne civilisation de la partie méridionale de la côte péruvienne.

Il s'agit spécialement de cimetières étendus, les uns taillés dans le roc en niches individuelles, comme à Cavernas, les autres, véritables hypogées construites en pierres et adobes, très vastes, comme à Necropolis. Si le niveau artisanal de ce site est supérieur à celui de Cavernas, il n'en reste pas moins que l'étendue de cette ville funéraire et la richesse des offrandes trouvées dans les tombes, individuelles ou collectives, ont permis à l'Allemand Ubbelohde-Doering d'émettre la théorie récente, qui verrait de longues caravanes de cadavres descendre des montagnes pour être enterrés dans les déserts côtiers, ce véritable "Pays des morts". Il se peut que des fouilles ultérieures permettent de découvrir des vestiges de vie "civile" aujourd'hui invisibles.

Madame H. de Freire de Andrade s'est penchée sur les problèmes posés par les tissus de Paracas et elle a présenté devant la SSA le résultat de ses recherches, illustré par des clichés. L'art textile, surtout celui de Necropolis, démontre une maîtrise réelle, tant dans l'utilisation des fibres d'agave, de coton ou de laine, que dans le nombre des tons utilisés ou dans la richesse des broderies ou des peintures qui recouvrent des vêtements sans aucun doute cérémoniels, car ils sont trop grands pour le port quotidien. Les motifs classiques, oiseaux, poissons, humains, s'ajoutent au vieux motif sacré de ces régions, le fameux félin à canines saillantes, à celui de l'oiseau bicéphale. Des céramiques très élaborées, des objets de plumes et de vannerie, quelques gravures sur os et des armes cérémonielles complètent cet inventaire, dont la richesse, décrite par Mme de Andrade, permet de poser la question de l'origine possible de cette culture, qui n'est pas née spontanément en cet endroit. L'américanisme est pétri de tels problèmes compliqués encore par l'absence d'écriture et de renseignements et il faut savoir gré à la conférencière d'avoir exposé si clairement un problème ardu et passionnant.

G.L.

CONFÉRENCES PUBLIQUES

27 novembre 1953:

(en collaboration avec "Die Geographisch-Ethnologische Gesellschaft und die Naturforschende Gesellschaft", Bâle):

Franz CASPAR : "Bei Indianern im Mato Grosso".

26 février 1954:

(en collaboration avec la Société de Géographie, Genève:

Georges LOBSIGER : "Autour des frontières de l'empire inca".

10 avril 1954:

Henry Le BÈSENERAIS, Paris: "La culture des Indiens Yaruros et la civilisation orinoco-amazonienne".

1er juin 1954:

(en collaboration avec "Les Amis des Pays de langues espagnole et portugaise):

Projection d'un film en couleurs "Maya through the Ages", mis à disposition par le Consulat général des Etats-Unis d'Amérique.

OUVRAGES REÇUS

Américas - published by Pan American Union, Washington.
Vol.5, Nos.9,10,11,12 - Vol.6, Nos.1,2,3,4,5,6,7.

América Indígena - Organo trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, México.
Vol.II, Nos.1,2,1942 - Vol.III, Nos.1,2,3,4,1943.
Vol.VIII, No.1, 1948 - Vol. IX, No.1, 1949.
Vol.XIII, No.4, 1953 - Vol.XIV, Nos.1,2,3, 1954.

Anales de la Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala.
Tomo XXVI - Junio de 1952 - Numero 2.

Antropología e Historia de Guatemala - Publicaciones del IDAEH.
Vol.IV, No.2, Junio de 1952.

Archiv für Völkerkunde - Herausgegeben vom Museum für Völkerkunde in Wien. Band VIII, 1953.

Archivos Ethnos - Buenos Aires. Vol.I, Entrega 2, Sept.de 1952.
Serie D, No.1, 1952.

Archivos Venezolanos de Folklore - Caracas. Año I, No.2, 1952.

Catálogo dos documentos sobre São Paulo existentes no Arquivo do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro.
Comissão do IV Centenário de São Paulo, 1954.

Ciencias sociales - Union Panamericana, Washington.
Nos.21,22,23,24,25,26,27,1954.

Educación - Caracas. Año X, No.60, 1949.

El Palacio - Review of Archaeological Society of New Mexico, Santa Fé. Vol.60: Nos.8,9,10,11,12.
Vol.61: Nos.1,2,3,4,5,6.

Gaceta Campesina - La Paz. Año 2, No.3, 1953.

Inti Karka - La Paz. Año II, No.3, 1953.

La Pintura en Venezuela - Ministério de Educação, Caracas 1954.

New Mexico Historical Review - Santa Fé, New Mexico.
Vol.XXIX, Nos.1,2,3, 1954.

Paideuma - Frankfurt a/M. Band V, Heft 6, Juni 1953.
Band V, Heft 7/8, April 1954.

Peabody Museum of Archaeology and Ethnology - Cambridge, Mass./USA.
Eighty-Sixth Report, 1951/1952.

Primitive Stoffmusterungen - Führer durch das Museum für Völkerkunde
 und Schweizerische Museum für Völkerkunde, Basel 1953.

Revista Colombiana de Antropologia - Bogota.
 Vol.I, No.1, 1953 - Vol.II, No.2, 1954.

Revista Colombiana de Folklore - Bogota. No.2, Junio 1953.

Revista de Historia de América - Mexico. No.34, Diciembre de 1952.

Revista de Indias - Madrid. Año XII, No.50, 1952 - Año XIII, No.51, 1953.

Revista del Instituto Etnológico Nacional - Bogota.
 Vol.II, Entrega 2a, 1945.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro -
 Rio de Janeiro. Vol.214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico de São Paulo -
 São Paulo. Vol.L, 1953 - Vol.LI, 1954.

Revista Interamericana de Bibliografia - Washington.
 Vol.II, Nos.1-2-3, 1952 - Vol.III, Nos.1, 2, 3, 1953.

Revista del Museo Nacional - Lima. Tomo XXII, 1953.

Revista Nacional de Cultura - Caracas. Nos.98, 99, 100, 101, 102, 103.

Runa - Archivo para las Ciencias del Hombre, Buenos Aires.
 Volumen V, Partes 1-2, 1952.

Seminario de Estudios Americanistas - Madrid.
 Trabajos y Conferencias, 2 y 3.

Tricolor - Caracas. Nos.53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63.

Yan - México. Nos. 1, 2, 1953.

* * *

Acción Indigenista - Mexico. Nos.1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Boletim do Museu Nacional - Rio de Janeiro.
 Nova Série - Antropologia - No.14, 1953 - No.15, 1953.

Boletim da Universidade de São Paulo - No.167, 1953.

Boletín de la Academia de Letras - Buenos Aires. T.XX, No.77, 1951.

Boletín Indigenista - Mexico. Vol.V, No.3, 1945 - Vol.VII, No.4, 1947.
 Vol.IX, Nos.2, 3, 1949 - Vol.XIII, Nos.3, 4, 1953 -
 Vol.XIV, Nos.1, 2, 1954.

Boletín del Instituto de Antropología - Medellín. Vol.I, No.1, 1953.

Boletín Mensual de Información - Tegucigalpa. Año III, Nos.43 y 44.

Boletín del Museo Nacional de Historia Natural - Santiago.
T.XXV, 1950-1951.

Boletín de la Sociedad Arqueológica de La Serena - Chile. No.7, 1953.

Bulletin of the University Museum - University of Philadelphia.
Vol.17, No.4, 1953 - Vol.18, Nos.1-2, 1954.

* * *

ACOSTA SAIGNES Miguel - Zona Circuncaribe, Periodo Indígena. Publ.
No.162 del Inst.Panamericano de Geografía e Historia, 1953.

ACOSTA SAIGNES Miguel - Estudios de Etnología Antigua de Venezuela.
Publ.de la Facultad de Humanidades y Educación, Caracas 1954.

ARCHIVO ARTICAS -- T.II, T.III. Biblioteca Nacional del Uruguay,
1951-1952.

ANTOSA Plinio - Apontamentos para a Bibliografia da Língua Tupi-
Guarani. Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras da Uni-
versidade de São Paulo, No.169, 1954.

BENNETT Wendell C. - Excavations at Wari, Ayacucho, Peru. Yale Uni-
versity Publications in Anthropology, No.49, New Haven 1953.

BERNAL I. y RICHIEL-DOLMATOFF G. - Mesoamerica y Colombia (Supl.).
Periodo Indígena. Publ.No.158 do Instituto Panamericano de
Geografía e Historia, Mexico 1953.

BULLBROOK J.A. - On the Excavations of a Shell Mound at Palo Seco,
Trinidad, BWI. Yale Un.Publ.in Anthropology, No.49, N.Haven 53.

CARLOMAGNO Roberto Bartolomeo - Homenaje a la República de Cuba.
Cordoba 1953.

CECIONI Giovanni - Contribución al conocimiento de los Nautiloideos-
Eopaleozoicos Argentinos. Boletín del Museo Nacional de
Historia Natural, T.XXVI, No.2, Santiago 1953.

COLLINS Henry B. - Arctic Area, Indigenous Period. Publ.No.160 del
Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1954.

COMAS Juan - Bibliografía selectiva de las culturas indígenas de
América. Publ.No.166 del Instituto Panamericano de Geografía
e Historia, Mexico 1953.

COMAS Juan - Mexico. Reprinted from International Directory of An-
thropological Institutions, Wenner-Gren Foundation.

COMAS Juan - Los Congresos Internacionales de Americanistas, 1875-1952.
Ed.esp.del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico 1954.

CORNELY Francisco L. - Cultura de El Molle. Publ.del Museo Arqueolo-
gico de La Serena (Chile), 1953.

DRUMOND Carlos - Vocabulário na Língua Brasileira, 2º vol.(I-Z). Uni-
versidade de São Paulo, Boletim No.164, 1953.

GILLIN John - Moche. A Peruvian Coastal Community. Smithsonian Insti-
tution, Publ.No.3, Washington 1947.

- GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Viajeros Colombianos en Venezuela. Imprenta Nacional, Bogotá 1954.
- GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Temas de Antropología e Indigenismo. Publ.de la Sociedad Colombiana de Etnología, No.2, 1954.
- GRIFFIN James B. - United States and Canada. Indigenous Period. Publ. No.154 del Inst.Panamericano de Geografía e Historia, 1953.
- HALKEL Josef - Zum Problem der Korrelation prähistorischer und re-zenter Kulturen. Wiener Völkerkundl.Mitteilungen, No.2, 1953.
- HOSTOS Eugenio Carlos de - Eugenio Maria de Hostos, Promoter of Pan Americanism. Imprenta Juan Bravo, Madrid 1953.
- HOSTOS Eugenio Maria de - Essais. Ed.Institut International de Coopération Intellectuelle, Paris 1936.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge - El Bezote o Tembetá y su Dispersión continental. Ed.Bartolomé Valenzuela P., Ovalle (Chile) 1950.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge - Nuevos Hallazgos Arqueológicos de la Cultura de El Molle. Apartado de la "Revista Universitaria", Universidad Católica de Chile, Año XXXVII, No.1, 1952.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge - Petroglifos en las estancias de la Laguna y Piedras Blancas (Río Hurtado). Ovalle, Chile.
- KROMBER A.L. - Paracas Cavernas and Chavín. University of California Publ.in American Archaeology and Ethnology, Vol.40, No.8, Berkeley 1953.
- KUCZINSKI-GODARD M. e PAZ-SOLDAN C.E. - Disección del Indigenismo Peruano. Publ.del Instituto de Medicina Social, Lima, 1948.
- LEHMANN-NITSCHKE R. - Coricancha. El Templo del Sol en el Cuzco y las Imágenes de su Altar Mayor. Universidad Nacional de La Plata, Buenos Aires 1928.
- LEHMANN-NITSCHKE R. - Adivinanzas Rioplatenses. Folklore Rioplatenses. Universidad Nacional de La Plata, Buenos Aires 1911.
- LEITÃO de CARVALHO Estevão - Discurso pronunciado na inauguração do busto do Presidente J.C.de Macedo Soares. Separata da Revista do Inst.Histórico e Geográfico Brasileiro, No.212, 1953.
- LOUNSBURY Floyd G. - Oneida Verb Morphology. Yale University Publications in Anthropology, No.48, New Haven.
- MACEDO SOARES José Carlos de - Fontes da História da Igreja Católica no Brasil. Separata da Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro. Vol.220, 1953.
- MARQUEZ MIRANDA Fernando - Region Meridional de América del Sur. Período Indígena. Publ.No.178 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1954.
- MEDIZ BOLIO Antonio - Libro de Chilam Balam de Chumayel. San José, Costa Rica 1930.

- MENGHIN O.F.A. - Arqueología del Bezote en el Viejo Mundo. Ed. Bartolomé Valenzuela P., Ovalle (Chile) 1950.
- MEYENDORFF Conrad et Mae de - L'Empire du Soleil, Pérou et Bolivie. Hachette et Cie, Paris 1909.
- MOLINA ARGUELLO Carlos - La Enseñanza de la Historia en Nicaragua. Publ.No.165 del Inst.Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- MULLER Florencia - Chimalacatlan. Acta Antropológica III:1, Mexico 1948.
- O PRIMEIRO SÉCULO DE JAÚ (Brasil) - Ed.Revista dos Tribunais, São Paulo 1953.
- PAZ-SOLDAN C.E. - La Demogenia Peruana. Publ.del Instituto de Medicina Social, Lima, 1950.
- PICON SALAS Mariano - Suramerica: periodo colonial. Publ.No.160 del Inst.Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- PORTILLA Miguel Leon - Indices de América Indígena y Boletín Indigenista (Volumes I a XIII, 1941 a 1953). Mexico 1954.
- PRESSOIR C., TROUILLOT E.et H. - Historiographie d'Haïti. Publ.No. 168 del Inst.Panamericano de Geografía e Historia, 1953.
- RADIN Paul - The Evolution of an American Indian Prose Epic. Ethnographical Museum Basel, Switzerland, 1954.
- RATHJENS Carl - Sabaeica, I.Teil, Der Reisebericht. Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, XXIV, 1953.
- REICHLEN Henry - Etude de deux fardeaux funéraires de la Côte centrale du Pérou. Extrait des "Travaux de l'Institut français d'Etudes andines", Paris-Lima 1950.
- REICHLEN Henry - Mutilations dentaires sur des crânes indiens de Tocarji, Bolivie. Extrait du "Journal de la Société des Américanistes", Paris 1950.
- REICHLEN Henry - Fêtes, danses et rites des Indiens de Cajamarca. Extrait du "Journal de la Sté des Américanistes", Paris 1953.
- REICHLEN Henry et BARRET Paule - Le gisement du Paquemar. Contribution à l'archéologie de la Martinique. Extrait du "Journal de la Société des Américanistes", Paris 1946.
- REICHLEN Henry et Paule - Recherches archéologiques dans les Andes du Haut Utcubamba. Extrait du "Journal de la Société des Américanistes", Paris 1950.
- RIVERA Antonio y MORALES CARRIÓN Arturo - La Enseñanza de la Historia en Puerto Rico. Publ.No.161 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- RODRIGUES José Honorio - Brasil: Periodo colonial. Publ.No.155 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- ROUSE Irving - Guianas: Indigenous Period. Publ.No.162 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1953.

- RUBIO ORBE Alfredo - Legislación Indigenista del Ecuador. Ed.espe-
ciales del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico 1954.
- RUBIN de la BORBOLLA Daniel F. y CEREZO Hugo - Guatemala: Monumentos
Históricos y Arqueológicos. Publ.No.144 del Instituto Paname-
ricano de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- RUBIN de la BORBOLLA Daniel F. y RIVAS Pedro - Honduras: Monumentos
Históricos y Arqueológicos. Publ.No.146 del Instituto Paname-
ricano de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- RUBIN de la BORBOLLA Daniel F. - Mexico: Monumentos Históricos y
Arqueológicos, I, II. Publ.No.145 del Instituto Panamericano
de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- RUGELES Manuel F. - Sentido Emocional de la Patria. Ed.del Ministé-
rio de Educación, Caracas 1953.
- SÃO PAULO EM QUATRO SÉCULOS - Vol.I, Vol.II. IV Centenário da Funda-
ção da Cidade de São Paulo, 1554-1954. São Paulo 1953/1954.
- SAVELLE Max - United States: Colonial Period. Publ.No.159 del Inst.
Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1953.
- SKINNER-KLEE Jorge - Legislación Indigenista de Guatemala. Ed.esp.
del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico 1954.
- SOTO CARDENAS Alejandro - Misiones Chilenas en los Archivos Europeos.
Publ.No.149 del Inst.Panamericano de Geografía e Historia,1953.
- SZECSY Janos de - Santiago de los Caballeros de Goathemala, en Almo-
longa. Investigaciones del año 1950. Publ.del Instituto de
Antropología e Historia de Guatemala, 1953.
- TERMER Franz - La Densidad de Población en los Imperios Mayas como
Problema Arqueológico y Geográfico. Sobretiro del T.LXX Nos.1-
3 del Bol.de la Sociedad Mexicana de Geografía, Mexico 1950.
- VARGAS Fray José Maria - Ecuador: Monumentos Históricos y Arqueoló-
gicos. Publ.No.163 del Instituto Panamericano de Geografía e
Historia, Mexico 1953.
- VELAZQUEZ Maria del Carmen - Mexico, Centroamérica y Antillas: Perio-
do Nacional. Publ.No.160 del Inst.Panamericano de Geografía e
Historia, Mexico 1953.
- VERLINDEN Charles - Précédents médiévaux de la Colonie en Amérique:
Période coloniale. Publ.No.177 de l'Instituto Panamericano de
Geografía e Historia, Mexico 1954.
- VERSOS por José Ramos Bello, Ricardo Lancis Alfonso, Juan Antonio
Cantalapiedra y Federico Villoch. Colección Cultura Ariguana-
bense, Vol.III, Habana 1950.
- VIVANCO Julian - Estampas antiguas de San Antonio de Los Baños.(His-
toria colonial). Vol.IV,VII,VIII,IX. La Habana 1949.
- WILLEMS Emilio - Brasil: Periodo indígena. Publ.No.169 del Instituto
Panamericano de Geografía e Historia. Mexico 1954.

